

L'abréviation en lexicologie du kirundi : l'influence du français

Ferdinand MBERAMIHIGO

Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université du Burundi

ferdinand.mberamihigo@ub.edu.bi

Rémy NDIKUMAGENGE

École Normale Supérieure – Burundi

ndikuma2015@gmail.com

Résumé

Le présent article se penche sur l'influence du français dans les procédés de création lexicale en kirundi. Il explore d'abord les mécanismes considérés dans la littérature comme relevant de l'abréviation, à savoir la troncation, le procédé du mot-valise, la siglaison et l'acronymie et leur praticabilité pour le kirundi. Il relève les contraintes formelles liées à l'intégration des éléments issus de l'abréviation sous chacune de ses formes. Il est d'abord montré que les procédés s'alignent sur la structure morphologique naturelle du kirundi, ce qui explique l'absence des mots-valises et de l'apbréhension dans cette langue. L'article montre que parmi les formes d'abréviation, la siglaison et l'acronymie sont des procédés inspirés par le français, et qu'il n'y a pas un seul exemple passé dans le lexique de la langue qui ne soit tiré des sigles ou acronymes issus du français. La conclusion de cette étude est que l'abréviation fait partie de ces dynamiques que le kirundi en tant que système linguistique tire de ses relations avec le français. L'étude montre aussi qu'au-delà des questions de structure, l'abréviation reste globalement attachée au français au Burundi, dans la mesure où le peu d'abréviations en usage en kirundi est majoritairement constitué de formes empruntées au français. L'article voudrait par là mettre en lumière ce mécanisme comme relevant de la dynamique de la langue et pouvant être exploité dans le cadre de la productivité linguistique à travers la création terminologique.

Mots-clés : abréviation, siglaison, acronymie, kirundi, création lexicale

Abstract

This paper examines the influence of French in lexical creation processes in Kirundi. First, we explore the mechanisms considered in the literature as pertaining to abbreviation, namely truncation, blending, acronym and their practicability for Kirundi. We expound the formal constraints in regard with the integration of lexical items coined by abbreviation in each of its forms. It is shown that the procedures take into account the natural morphological structure of Kirundi, which is the reason why there are no examples on words coined by means of blending and apheresis. The paper shows that among the forms of abbreviation, acronyms are inspired from French, and that there is not a single example transferred to the lexicon of the language but those which are drawn from French acronyms. We conclude that the abbreviation is one of the dynamics that Kirundi as a linguistic system derives from its relations with French. The study also shows that beyond questions of structure, the abbreviation remains generally attached to French in Burundi, insofar as the few abbreviations in use in Kirundi are mainly made up of forms borrowed from French. The study thereby highlights abbreviation as a token of the dynamics of language which can be largely considered for terminology.

Keywords: abbreviation, acronymy, Kirundi, blending.

1. Introduction

L'obtention des formes linguistiques courtes à partir de formes longues reste d'une importance particulière dans l'emploi de la langue. Dans le cadre de la création des mots nouveaux, les procédés par lesquels ce processus émerge sont particulièrement sollicités et se situent dans le contexte de l'économie de l'effort. Les procédés qui relèvent de l'abréviation varient selon les cadres théoriques. Ainsi par exemple, Koh (2005) analyse « tous les modes abrégatifs », en passant de l'apocope à l'aphérèse, la siglaison et l'acronymie, et le procédé du mot-valise. Gaudin et Guespin (2000 : 294) traitent, sous la rubrique des abréviations, l'apocope et l'aphérèse. Les sigles et les acronymes sont traités dans une autre rubrique. Le *Dictionnaire de linguistique* de Dubois & al (2001) définit l'abréviation en termes généraux, puisqu'on y lit qu'elle est « Toute représentation d'une unité ou d'une suite d'unités par une suite de cette unité est une abréviation » (Dubois, Jean & al. 2001 : 1). C'est également dans ce sens que l'utilise Mahler (1987) puisqu'en parlant du recours à ce procédé elle fournit les exemples comme *Marguerite* abrégé en *Margot* ou de *dauphin* en *dauphe*, ou de *automobile* en *auto*. Mais si l'on considère les procédés qui consistent à abrégier, c'est-à-dire de passer d'une forme longue à une forme courte, on inclura également le mot-valise et la troncation. Le mot-valise procède par réduction de deux mots sans souci d'une logique morphologique. Non seulement il est relevé en français dans des cas ludiques comme pour *délicieuse* (étroite très douce) ou *boulangère* (qui a le visage poupard et bouffi d'un chérubin gourmand) (Finkielkraut 1979), mais également dans la création des mots nouveaux à l'exemple de *rurbain* (*rural* et *urbain*), gélule (*gélatine* et *capsule*), *héliport* (*hélicoptère* et *aéroport*), etc. (Gaudin & Guespin 2000 : 291). Nous incluons aussi la siglaison et l'acronymie. Les deux procédés partagent beaucoup de liens entre eux, de façon qu'ils sont généralement évoqués en bloc. Le sigle renvoie généralement à toutes les dénominations complexes formées de lettres initiales, de leurs éléments initiaux, comme HLM (habitation à loyer modéré), OVNI (objet volant non identifié) (Gaudin & Guespin 2000 : 292, 293). Effectivement, ces derniers auteurs considèrent les acronymes comme des sigles prononcés de façon exclusivement syllabaire et pour la création desquels on ne se limite plus aux initiales (Gaudin & Guespin 2000 : 292, 293), comme dans le cas de *radar* (*radio detection and ranging*). La composante orale a donc un grand rôle à jouer puisqu'elle rentre dans les facteurs de lexicalisation d'un sigle, lorsque les lettres constitutives ne sont plus lues chacune de façon isolée et sont plutôt réunies comme dans un mot normal. Ainsi la frontière entre les deux phénomènes n'est pas bien tranchée comme le montrent Bacot & al (2011) qui évoquent la relative indépendance avec laquelle l'un ou l'autre sont réalisés. Dans le cadre de cet article, nous nous en tiendrons à ces critères de prononciation, étant entendu que la différence sera généralement inopérante, d'où plus souvent nous évoquerons ces phénomènes ensemble. Tous ces procédés d'abréviation ont donc pour but de créer des lexies courtes, mais pas seulement, car le produit peut être

destiné à créer des effets de style, en particulier par le passage du registre standard au registre familier. Comme on peut le constater, ces procédés sont liés aux propriétés morphologiques inhérentes à chaque langue. A ce titre, ils sont donc différemment employés selon les langues. Ainsi, au niveau du kirundi, nous nous rendons compte qu'il y a des procédés qui sont influencés par le français, sans lequel ils ne pourraient pas exister. Il s'agit de la siglaison et de l'acronymie. Par contre, la troncation est tout à fait naturelle en kirundi, et nous en notons des cas aussi bien en synchronie qu'en diachronie.

2. Les domaines de l'abréviation en kirundi

Le raccourcissement de formes linguistiques à partir de formes plus longues se remarque dans la langue de façon naturelle mais se déroule selon plusieurs stratégies suivant la structure naturelle de chaque langue. Les procédés les plus généralement évoqués sont la siglaison et l'acronymie, la troncation sous ses deux formes, l'apocope et l'aphérèse, et le procédé du mot-valise.

En kirundi, parmi les quatre procédés évoqués, nous relevons la troncation, la siglaison et l'acronymie. Pour la troncation, seule l'apocope ou troncation à droite est attestée dans les vocables du kirundi, comme illustré par les éléments montrés en (1) et en (2) :

(1) *ikirara* (une brute), tronqué à partir de *ikirarashaamba* (littéralement « celui qui loge dans la brousse », partir du verbe *kuráara* « loger » et *ishaamba* « brousse ») ; le sens lexical est le même pour les deux unités.

(2) *Inkorora* (sorte de boisson très forte produite localement à base de jus d'ananas) depuis *inkororajipo* « celle (la boisson) qui fait tomber la jupe, sous-entendu qui enivre les filles jusqu'à les rendre faciles : à partir du verbe *gukorora* « faire tomber » et *ijipo* « jupe ».

Notons qu'elle est exclusivement attestée dans le substantif, et jamais dans le verbe.

Quant à l'aphérèse ou troncation à gauche, elle n'existe pas dans les unités lexicales ; la structure du kirundi, une langue à classe, ne s'y prête pas. En effet, pour le substantif, la forme canonique est constitué d'un augment, d'un préfixe nominal suivi du radical, comme dans *umuntu* [*u-mu-ntu*], « personne humaine », et, pour un déverbatif, *imvúgo* [*i-n-vúg-o*] « façon de parler », d'après le verbe *kuvúga* [*ku-vúg-a*] (parler). De même, pour le verbe, la structure comprend également le préfixe verbal, suivi des morphèmes indicateurs de mode et/ou de temps, puis du radical, suivi d'un ou des suffixes de dérivation puis du morphème final indiquant l'aspect verbal, comme dans l'exemple en (3), dont la construction correspond à l'énoncé *bazobimwumisha* (« Ils le lui feront entendre »). Notons que la structure du mot kirundi est agglutinante comme il en est généralement pour les langues bantu. Les morphèmes s'agglutinent l'un après l'autre dans le substantif avec chaque fois une valeur lexicale ou grammaticale.

(3) ba- zoo- bi- mu- úmv- ish- a
PS- FUT- OBJ₈- OBJ₁- entendre- suff.dér- finale

« Ils le lui feront entendre »

(PS : préfixe sujet ; FUT : futur ; OBJ : objet)

Ainsi, l'aphérèse entraînerait la chute des morphèmes grammaticaux, ce qui provoquerait des dysfonctionnements grammaticaux et sémantiques qui résulteraient de la perte des éléments indispensables. En revanche, ce procédé est employé dans la réduction des noms propres pour faire court ou par intimité. L'on trouve ainsi des noms comme *Nahigombeye* qui devient *Gombeye*, ou *Ntabomvukije* abrégé en *Mvukije*. Notons que l'anthroponyme kirundi est toujours porteur de signification, comme le montre Ntahombaye (1983). Dans la troncation au sein de la lexie du kirundi, la séparation s'opère toujours à la limite morphologique, autrement dit elle s'opère là où un morphème finit, à sa jonction avec le suivant. In'y a pas de scission de morphème. Cependant, pour le cas des noms propres, c'est différent ; dans certains, la troncation sectionne carrément un morphème.

Quant à la siglaison et à l'acronymie, ils sont sollicités mais ils sont tributaires du français. Toutes les abréviations sous formes d'unités lexicales que nous avons en kirundi sont tributaires des langues étrangères, le français occupant la première place parmi les langues pourvoyeuses.

La majorité des abréviations que compte le kirundi sont issues de sigles et acronymes des organisations, politiques essentiellement, mais aussi des noms d'institutions. Ainsi, l'ancien parti unique, l'UPRONA, et ce que l'on appelait les mouvements intégrés, a fourni des sigles devenus familiers pour le locuteur de cette époque du parti unique (1967-1992), en raison de leur fréquence d'emploi en ce temps, particulièrement dans les médias.

(4) UPRONA : « Union pour le Progrès National », parti unique, prononcé couramment, [iprona] ou [iporona], par le fait qu'en kirundi le son [y] est inconnu, de même que la séquence /pr/y est inexistante.

(5) UFB : « Union des Femmes Burundaises » ; prononcé chaque lettre à part, à la française par les personnes cultivées, il se réalise [ifebe] dans la prononciation populaire.

(6) JRR : Jeunesse révolutionnaire Rwagasore, du nom du héros de l'indépendance, le prince Louis Rwagasore (1932-1961). Il est également réalisé différemment selon qu'on est dans les milieux cultivés ou ruraux, chaque lettre à part pour les personnes instruites, [ʒéréere] pour les personnes non instruites.

Ces appellations se sont lexicalisées sous forme de noms communs. Pour ce faire, ils prennent l'augment et le préfixe de classe, puis s'adjoignent un radical issu de l'ajustement phonologique de la forme française aux règles du kirundi. De la sorte, UPRONA a donné lieu à *umuporona*, « membre du parti UPRONA », où *u-* constitue l'augment, *-mu-* étant le préfixe de classe et *-porona* le radical. JRR a donné lieu à

umujerere « membre du mouvement JRR », qui, par généralisation, est devenu « jeune homme dynamique ». Le sigle UFB a donné naissance à *umujefe*, membre du mouvement UFB, et par extension, « femme », en langage poli. Il n'y a pas de dérivés verbaux attestés à partir de ces éléments. Cela nous rappelle les cas rapportés dans le français de l'ex-Zaïre, à l'exemple de *sotraz* « autobus », par référence à SOTRAZ, Société de transport du Zaïre (N'SIAL 1993 : 75).

Quant au procédé de mot-valise, il n'est pas non plus attesté en kirundi, pour les mêmes raisons que l'aphérèse : cela requerrait que le second formant du mot-valise ait laissé tomber au moins l'augment et le préfixe nominal, or cela n'est pas dans la nature du mot kirundi.

La siglaison et l'acronymie se remarquent en kirundi. Ils sont employés avant tout dans leur valeur non lexicale, comme des formes raccourcies des organisations et des institutions. En kirundi elles sont presque exclusivement faites à partir du français. On ne note que quelques cas du kirundi. Elles correspondent aux noms des partis politiques, des établissements commerciaux, des entreprises, des associations et dénominations religieuses, etc. Nous ne pouvons donner que quelques exemples comme : COTEBU (Complexe textile de Bujumbura), CAMEBU (Centrale d'achat des médicaments), SOPHABU (Société pharmaceutique du Burundi), ETS (Ecole Technique secondaire), ENS (Ecole Normale Supérieure).

Il est courant que dans les sigles référant au Burundi, la forme du pays soit abrégée en RUDI ; cette habitude date de la colonisation belge et s'est perpétuée dans la suite ; elle se retrouve d'ailleurs dans des établissements et organisations nées à cette époque, la plus connue étant la brasserie du Burundi qui est la première industrie du pays depuis cette époque. Elle s'appelle précisément « BRARUDI » (Brasserie et Limonaderie du Burundi). Il ya aussi l'IMPARUDI (Imprimerie-Papeterie du Burundi).

Les sigles correspondant aux dénominations des partis politiques sont également très populaires, surtout ceux qui ont joué un rôle historique, comme l'UPRONA (Unité pour le Progrès national depuis sa fondation en 1959, devenu Union pour le Progrès national à l'avènement du multipartisme en 1992), le FRODEBU (Front pour la Démocratie au Burundi, parti vainqueur des élections multipartites de 1993, fondé par le président Melchior Ndadaye, proclamé héros de la démocratie, le FNL (Front de Libération nationale), le CNDD-FDD (Congrès national de défense de la démocratie-Forces de défense de la démocratie), etc. Sur les 25 partis politiques agréés au Burundi, un seul a un nom en kirundi : Inkinzo (« le Bouclier »). Le deuxième allie un mot français et un mot kirundi : le Parti Vert-Intwari (« Les vaillants »). De tous ces sigles et abréviations, les plus populaires ont une prononciation qui se situe entre la phonologie du français et celle du kirundi, selon le niveau de formation et la langue dans laquelle on les emploie. Ainsi par exemple, UPRONA se prononcera [yprona], en français et en kirundi, lorsqu'il s'agit d'une personne scolarisée qui parle, tandis

qu'il se prononce [iprona], [iporona] ou même [porona] lorsqu'il est réalisé par un non scolarisé. Cette dernière prononciation s'exprime par le fait que la séquence /pr/ n'existe pas en kirundi, et chaque fois qu'elle apparaît dans un mot emprunté, le locuteur réalise une voyelle entre les deux consonnes. C'est le même phénomène avec FRODEBU qui se réalise [frodebu] ou [forodebu] pour les mêmes raisons.

On note également des cas de contraction des radicaux empruntés au français. Ainsi par exemple, le mot *umokodo* qui est synonyme de *umukomando*, « élément des unités commando de l'armée ». Dans les deux cas les radicaux sont respectivement *-kodo* et *komando*. Une telle contraction n'est pas attestée dans les formes non empruntées. Dans les emprunts, elle est rendue possible par l'origine étrangère des lexies qui sont déjà en elles-mêmes des particularités par rapport aux règles traditionnelles. Plus proches de ces contractions sont les troncations issues d'emprunts au français. Ainsi, *protestant* subit une troncation lorsqu'il passe en kirundi en kirundi courant *umuporo* ou *umuporoto*, ou encore *umuporoti* selon les locuteurs. Le kirundi écrit mentionne plus souvent *umuporotesitaánti*. Le porte-bagages de vélo se dit aussi *iporóto* (où *i-* est l'augment et *poróto* est le radical) où il apparaît nettement que le radical retient uniquement du français la partie *porte-*. Pourtant, cette troncation concerne uniquement ce mot *porte-bagages*. Les autres lexies construites avec le composé *porte-*, telles que *porte-manteau*, *porte-plume*, *porte-monnaie* ne connaissent pas une troncation pareille. On y voit une stratégie de la langue pour désambiguïser ses unités.

3. La lexicalisation dans l'abréviation : une sorte de domestication

Ces sigles et acronymes se lexicalisent selon deux procédés : soit ils sont intégrés comme tels, en se convertissant comme noms communs, soit ils subissent des modifications formelles de façon à s'adapter à la structure du kirundi. Il ya des sigles et acronymes très familiers en kirundi qui font l'objet de dérivation nominale. Il s'agit particulièrement des abréviations des organisations, où pour désigner les adhérents, on recourt à un ensemble constitué de l'augment et du préfixe nominal de la classe nominale 1 (c'est-à-dire *-mu-*) suivi alors de la forme de l'abréviation modifiée selon la structure phonologique du kirundi. Il s'agit notamment d'intercaler des voyelles dans les complexes consonantiques inexistantes en kirundi, comme dans les cas suivants :

UPRONA (Union pour le progrès national) : → *umuporona* (u-mu-porona) « un membre de l'UPRONA » (sens péjoratif : conservateur.)

FRODEBU (Front pour la Démocratie au Burundi) : nom du parti ayant gagné les premières élections présidentielles multipartites en 1993 → *umuforodebu* (u-mu-forodebu) « un membre du parti FRODEBU ».

Il en est aussi de certains produits industriels qui sont désignés après l'usine qui les fabrique :

COTEBU (Complexe textile de Bujumbura) *ikotebu* (classe 9) « un pagne fabriqué dans l'usine COTEBU ».

Il faut noter que ces sigles se lexicalisent sur le plan du sens. Ainsi, l'usine COTEBU ne fabrique pas que des pagnes ; elle fabrique aussi des tissus en acrylique et en popeline, mais la référence au nom de l'usine est exclusivement réservée à son produit le plus répandu et le plus populaire, le pagne. Il existe aussi des dérivations verbales à partir des sigles. Ainsi, un parti politique rwandais des années de la lutte pour l'indépendance a subi une dérivation qui est aussi populaire en kirundi, dans la mesure où à l'époque le Ruanda-Urundi étaient un même territoire, les deux pays étant proches par ailleurs non seulement du point de vue historique, mais aussi sur le plan linguistique et culturel. Il s'agit du parti APROSOMA (Association pour le progrès social de la masse). Cet acronyme est à l'origine du verbe *guporosoma* (ku-porosom-a) « tirer les vers du nez, soutirer les secrets généralement politique par des manières rusées ».

Il existe également des sigles lexicalisés en français et directement empruntés par le kirundi. Le plus en vue est le mot *SIDA*, intégré comme tel en kirundi. En outre, on retrouve d'ailleurs la graphie dans les textes kirundi soit en majuscule, soit en minuscule. Pour l'abréviation *D.D.T.* (dichloro-diphényl-trichloréthane), que l'on retrouve également sous forme de sigle dans le dictionnaire français, le kirundi l'a adopté en l'adaptant à la prononciation et à la graphie du kirundi. C'est-à-dire qu'il est inséré dans les classes nominales (précisément dans la classe 9 : -*n*-), et qu'on fait de chaque consonne du sigle une syllabe complète en lui ajoutant la voyelle [e], et le mot devient *idedete* au singulier ; on a aussi la variante *idedeti* chez certains locuteurs. Il est courant, en effet, que les voyelles finales connaissent une variation individuelle, comme on peut le noter avec les équivalents du mot *machine* qui sont *imáashíini* ou *imáshíine*.

Mais on retrouve aussi des sigles qui sont tronqués avant d'être convertis en lexies de la langue. Ainsi, à partir de CNDD-FDD, l'ancien mouvement rebelle devenu parti politique, au pouvoir depuis 2005, les locuteurs ont gardé les deux lettres récurrentes, DD. Quelquefois d'ailleurs, le parti est d'ailleurs appelé familièrement DD, d'où la désignation de *umudedede*, où la séquence *dede* correspond à la réalisation phonétique des deux dernières lettres du sigle, pour parler de « membre du parti CNDD-FDD », mais cette appellation a un caractère offensant pour certains membres de ce parti.

Parmi celles qui subissent des modifications phonologiques figurent :

Umupéémpe : agent de la police militaire : de PM, prononcé à la burundaise, où M est prononcé isolément en [mé], l'ensemble donnant [pémé].

En ce qui concerne les niveaux de langue, les lexies issues de l'abréviation ne sont pas nécessairement confinées à un seul registre de langue. Ce procédé n'a donc pas pour effet le changement de registre. L'abréviation est avant tout un procédé lié à la forme.

Conclusion

On peut ainsi remarquer que de tous les procédés de création des mots nouveaux, le kirundi n'est traditionnellement familier qu'avec la troncation à droite. Les autres procédés relevés sont inspirés du français. Le procédé de mot-valise est complètement absent. La seule expérience du kirundi avec l'abréviation survient donc par suite de l'emprunt. Dès lors, on peut considérer ces procédés de création lexicale comme des procédés ayant émergé à partir du français. C'est-à-dire que les quelques sigles et acronymes observés en kirundi sont celles qui sont empruntées au français. Ceci illustre une autre relation, qui n'est pas largement décrite dans la littérature scientifique, entre le français et les langues africaines. Ces procédés, introduits en kirundi à l'inspiration du français, pourraient faire l'objet d'une réflexion pour être mis à profit de manière standardisée dans le cadre de la création terminologique.

Bibliographie

- BACOT, Paul, Dominique DESMARCHELIER et Jean-Paul HONORÉ (2011). Les usages politiques d'une réduction, in *Mots. Les langages du politique*, vol. 95, pp. 4-10. <http://mots.revues.org/20005> ; consulté le 14.12.2019.
- FREY, Claude (1996). *Le français au Burundi. Lexicologie et culture*. Vanves : Edicef.
- FRINKIELKRAUT, Alain (1979) *Ralentir. Mots-valises !* Paris : Seuil.
- GAUDIN, François & Louis GUESPIN (1995). *Initiation à la lexicologie française. De la néologie au dictionnaire*. Bruxelles : Duculot.
- KOH, Hyung-Won (2005). *Apocope et siglaison : analyse morphologique et phonétique de l'abréviation française, caractéristiques et créativité*. Thèse de doctorat, Université Paris 5 Descartes (Sorbonne).
- MAHLER, Margueritte A., Le phénomène de l'abréviation : une première approximation. *The French Review*, Vol. 60, No. 5 (Apr., 1987), pp. 592-603.
- N'SIAL, Sesep. 1993. *La francophonie au cœur de l'Afrique. Le français zaïrois*. Aix-en-Provence : Institut d'Études créoles et francophones.